Je m'appelle Francis Joseph Cassavant, je viens juste de rentrer à Frenchtown, le quartier français de Monument, la guerre est finie et je n'ai pas de visage.

Oh ! j'ai des yeux puisque je vois, et des tympans puisque j'entends, mais pas d'oreilles à proprement parler : juste des bouts de chair qui pendillent. Mais ça ne pose pas de problème, comme dit le Dr Abrams, parce que c'est voir et entendre qui compte et que, d'abord, avant, je n'étais pas si beau que ça. Il plaisantait, bien sûr. Il essayait toujours de me faire rire.

Ce qui m'ennuie, c'est mon nez. Ou plutôt mon absence de nez. Mes narines sont deux petites cavités qui se bouchent de temps en temps, et je dois respirer par la bouche. Ça me dessèche la gorge et du coup j'ai du mal à avaler. En plus ça m'enroue, et je tousse beaucoup. J'ai perdu mes dents, mais ma mâchoire est intacte et mes gencives sont fermes, ce qui me permet de porter un dentier. Mais ces dernières semaines mes gencives se sont mises à se rétracter, le dentier a pris du jeu, il cliquette quand je parle et il dérape dans ma bouche.

Je n'ai pas de sourcils mais, en fait, les sourcils, c'est vraiment secondaire. J'ai des joues. En quelque sorte. Je veux dire que la peau qui les forme a été prélevée sur mes cuisses et qu'elle a mis très longtemps à cicatriser. Mes cuisses me picotent quand mon

pantalon frotte dessus. Le Dr Abrams affirme que ma peau tout entière cicatrisera avec le temps, et que mes joues seront un de ces jours aussi douces qu'un cul de nourrisson. C'est comme ça qu'il disait : un cul. D'ici là, il disait, ne t'attends pas à être invité pour une danse à la cafèt' quand c'est au tour des filles de choisir leur cavalier.

Ne comprenez pas mal le Dr Abrams, s'il vous plaît.

Il a un grand sens de l'humour et il a essayé de développer le mien.

Moi aussi, j'ai essayé.

Mais je n'ai pas très bien réussi.

*
* *

Je porte une écharpe pour couvrir le bas de ma figure. Elle est en soie, et blanche comme celles que portaient les aviateurs dans leurs zincs pendant la Première Guerre mondiale quand ils volaient au-dessus des champs de bataille et des tranchées de l'Europe. J'aime penser qu'elle flotte derrière moi dans le vent quand je marche, mais je ne crois pas que ce soit le cas.

J'enfonce sur ma tête une casquette des Red Sox* ; je l'incline vers l'avant pour que sa visière ombre le haut de mon visage. Je marche tête baissée, comme si j'avais perdu une pièce sur le trottoir et que je la cherchais.

J'enroule une bande autour de l'endroit où j'avais autrefois mon nez. La bande va jusqu'à ma nuque et elle est maintenue en place par une épingle de nourrice.

* Équipe de base-ball américaine. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Il y a des trucs qui ne vont pas, bien sûr.

Mon nez, je devrais plutôt dire mes cavités, coule beaucoup. Je ne sais pas pourquoi, et les docteurs non plus, mais c'est comme si j'étais en permanence enrhumé. La bande devient humide, je dois souvent la changer ; et j'ai du mal à refermer l'épingle de nourrice sur ma nuque.

Je porte mon vieux bourgeron de l'armée.

Je suis donc bien camouflé, visage et corps, quoique je ne sache pas comment je ferai quand l'été viendra et que la température se réchauffera. Mais en ce moment, on est en mars, un mois de mars frisquet et pluvieux, et je m'inquiéterai de l'été quand il sera là, si j'y suis encore.

Bref, tout ça vous donne une idée de l'air que j'ai quand je sors dans la rue. Les gens me jettent un coup d'œil étonné et détournent rapidement les yeux, ou traversent quand ils me voient venir à leur rencontre.

Je ne peux pas le leur reprocher.

*

* *

J'ai plein d'argent. Quand j'ai été démobilisé à Fort Delta, j'ai touché toute ma solde en retard. La solde accumulée pendant le temps que j'ai passé sur les champs de bataille de France, puis dans les hôpitaux, d'abord en France, puis en Angleterre.

Tout est en liquide. Des billets de 100 dollars, et de 20, et de 10. Je garde les petites coupures dans mon portefeuille, mais le reste est planqué dans le havresac arrimé à mon épaule qui ne me quitte jamais. J'ai tout de Quasimodo, avec ma face de gargouille et la bosse du havresac sur mon dos.

J'habite le grenier de l'immeuble de deux étages de Mrs Belander, dans la 4e Rue. Elle m'a finalement ouvert après que j'ai frappé longtemps à sa porte, et m'a fixé d'un œil méfiant sans me reconnaître. C'était la preuve que l'écharpe et la bande avaient un double effet : pas seulement cacher la hideur de ce qui avait été ma figure, mais aussi cacher mon identité.

Pendant que ses petits yeux noirs m'épluchaient de la tête aux pieds, j'ai dit :

– Bonjour, Mrs Belander.

Un test supplémentaire. Elle ne m'a pas répondu et j'ai compris qu'elle n'avait pas non plus reconnu ma voix. Mon larynx, que le Dr Abrams appelle mon organe vocal, a été lui aussi endommagé par la grenade, et, bien que je puisse parler, ma voix est à présent beaucoup plus basse et enrouée, comme si j'avais un mal de gorge perpétuel.

Je me suis rappelé ce qu'Enrico Rucelli m'avait dit dans le dernier hôpital sur l'éloquence de l'argent et j'allais sortir mon portefeuille quand elle a questionné :

– Vétéran ?

J'ai hoché la tête, et son visage s'est radouci.

– Pauvre garçon.

Je l'ai suivie le long des quatre volées de marches. Les veines bleues de ses jambes saillaient sous sa peau comme des vers.

L'appartement est petit, avec un plafond en pan coupé. Deux pièces : la chambre et la cuisine. Le lit n'est qu'un lit de camp. Mais tout est très propre, les carreaux étincellent, le parquet ciré brille comme un miroir, et le poêle noir est tout reluisant à force d'être astiqué.

J'ai regardé le clocher de l'église Saint-Jude par la fenêtre

de la cuisine. En m'étirant le cou, j'ai aperçu le toit pentu de l'Épave entre les immeubles à deux étages du quartier. J'ai pensé à Nicole Renard. Je me suis rendu compte que je n'avais pas pensé à elle depuis peut-être bien deux heures.

Je me suis retourné pour découvrir Mrs Belander, main tendue, paume ouverte.

– L'avance, elle a dit.

Elle avait toujours été généreuse avec moi quand je faisais ses courses, et ses pourboires me payaient ma place du samedi après-midi au cinéma Plymouth. Elle m'avait fait un gâteau pour mon treizième anniversaire. C'était il y a cinq ans, et ça me paraît une éternité. Quoi qu'il en soit, je lui ai réglé un mois de loyer et elle a rédigé le reçu sur la table de la cuisine. La table était recouverte d'une toile cirée à carreaux rouges et blancs, comme celle qu'il y avait chez nous jusqu'à l'arrivée du malheur. Mes cavités sont devenues humides et j'ai tâtonné à la recherche de mon mouchoir.

Elle m'a tendu le reçu. À la place où aurait dû figurer mon nom, elle avait tracé de son écriture tremblante : « Locataire. »

Ça m'allait tout à fait. J'ai su à ce moment-là que j'étais vraiment anonyme, que je n'étais plus Francis Joseph Cassavant mais un quelconque locataire à Frenchtown.

– Merci, Mrs Belander.

Un test ultime. Cette fois, elle a répliqué :

– Vous connaissez mon nom.

Ce n'était pas une question, mais une constatation.

Son regard est redevenu soupçonneux.

J'ai réfléchi à toute allure.

– Je l'ai lu en bas, sur la boîte aux lettres, j'ai répondu, en espérant que son nom y figurait.